

46 : TOMBEAUX ET PRATIQUES FUNERAIRES



Une croix fleurie

La première pulsion des hominidés, comme de tous les autres animaux, était de se maintenir en vie : se nourrir et se défendre. Mais, avec l'apparition de la conscience et le dépassement du stade animal, l'homme se rendit compte qu'il existait, qu'il possédait un « moi » d'une nature distincte de celle de son corps. Il savait la mort inéluctable, mais gardait l'espoir qu'au moins une partie de son « moi », pourrait lui survivre. Il sentait bien qu'il devait y avoir un lien entre le corps et le « soi ». Ne pouvant agir que sur ce qui restait, c'est à dire le cadavre, il entreprit de le conserver. Par ce biais, il espérait en même temps préserver une partie du « moi » du défunt ; il comptait aussi sur ses amis pour lui rendre plus tard le même service.

C'est ainsi que les hommes primitifs commencèrent à enterrer leurs morts, voici près de cent mille ans. Ce sont ces enterrements et rituels associés que je voudrais décrire : tout au moins ceux que j'ai pu observer et qui m'ont le plus impressionné.

Je ne m'attarderai pas sur les cimetières dans lesquels se pressent des milliers de tombes petites ou grandes, ni sur la plupart des innombrables monuments qui conservent le souvenir de familles ou de personnages importants. Mais il pourra m'arriver de citer quelques tombeaux hors du commun.

Les pratiques funéraires ont pris naturellement des formes très diverses en fonction des cultures et des époques.

Dans certains cas on inhumait les corps dans le secret de caveaux profonds et aussi bien dissimulés que possible, ou en des lieux d'accès difficile ; au contraire, dans certaines sociétés, on voulait restituer aussi vite et complètement que possible les morts à la nature dont ils étaient issus ; certaines de ces pratiques peuvent nous apparaître choquantes, elles sont pourtant le fruit de conceptions philosophiques aussi belles que cohérentes. Ces conceptions ont parfois quelques liens avec les notions bouddhiques de cycles des morts et des renaissances qui ne s'achèvent qu'en atteignant le nirvana.

Dans cette catégorie se rangent les « Tours du Silence » visibles près de Bombay, et qui se dressent aussi dans les déserts iraniens ; les corps sont hissés et déposés par les prê-

tres sur la terrasse supérieure, ils y sont abandonnés aux corbeaux et autres rapaces dont ils deviendront la chair et le sang. Leurs restes vogueront ensuite longtemps dans le ciel au gré des déplacements de ces oiseaux.

Au Tibet, j'ai pu accéder aussi aux « Champs Célestes », terrasses pavées construites à haute altitude et au dessus des derniers villages. Ces lieux sont toujours proches de petits monastères consacrés au service des morts ; les cadavres y sont acheminés sur des civières ou de petites charrettes. Ils sont étendus nus sur les dallages. Les moines sortent alors et préparent le travail des vautours en découpant les corps avec de longs couteaux.

Les vautours, qui vivent sur leurs sommets himalayens hors de toute atteinte, ont aussitôt aperçu, à des kilomètres de distances, ce qui se préparait. Sans même attendre le départ des moines, ils se hâtent de survoler la vallée du Brahmapoutre, et arrivent en quelques instants au dessus du « champ des morts » ; ils décrivent de larges cercles en planant ; ils plongent à l'instant ou les moines s'écartent ; leur horde recouvre alors les cadavres, s'agglomérant en groupes sombres grouillants et glapissants. Ils allongent leurs têtes hideuses, ils mordent et ils arrachent ; ils se battent entre eux claquant leurs ailes immenses dont l'envergure peut atteindre trois mètres.

En quelques instants il ne reste que des os. Les oiseaux s'élèvent à nouveau, et les moines reviennent avec des maillets pour transformer ce qui reste en une bouillie sanglante ; dernier retrait des moines, dernière plongée des vautours qui achèvent le nettoyage. Puis, courant et titubant sur leurs pattes maladroites, ils parviennent à décoller d'un vol pesant, et disparaissent vers les sommets glacés où ils retrouveront leurs repaires.

Les familles des défunts ont fait leur devoir et redescendent dans leurs villages ; peut-être certains, dans les mois qui suivront, dirigeront un regard nostalgique sur la silhouette de ces oiseaux, quand ceux-ci reviendront survoler la vallée, ramenant avec eux le souvenir des morts.

Des pratiques d'inspiration analogues se retrouvent chez les « Kawash », tribu qu'on affirme descendre d'une fraction

égarée des troupes d'Alexandre le Grand. Il faut faire de nombreux kilomètres pour atteindre leurs premiers villages, à la frontière du Pakistan Ouest et de l'Afghanistan. La piste creusée à flanc de falaise est terrifiante. On aperçoit ici et là des véhicules qui se sont fracassés en contrebas. Il n'y a aucune protection côté précipice, les roues extérieures de nos quatre-quatre ne disposent guère plus, côté ravin, que de quelques centimètres de marge.

Finalement on débouche sur une vallée, cultivée par endroits. Les femmes qui y travaillent fuient dès qu'on approche. Leur visage est curieusement tatoué de rangées de points bleus. Les maisons sont vastes, peu nombreuses, et doivent chacune correspondre à une famille. Elles sont en bois avec des façades magnifiquement sculptées.



*Notre tombe familiale
à Arcachon*

Proche du village se trouve le « Champ des morts ». Ceux-ci gisent dans des cercueils ouverts faits de planches épaisses taillées dans des châtaigniers centenaires ; les insectes, vers et asticots grouillent dans les cercueils les plus récents, jouant le rôle des vautours tibétains, restituant à la terre son dû.

Rendons nous maintenant à Bénarès. On commence par traverser les quartiers de marchands de fagots ; puis, d'une terrasse, on découvre les groupes familiaux qui construisent leurs bûchers sur les rives du Gange. Ils balaieront les restes dans la rivière sacrée, qui les emportera dans ses courants et méandres jusqu'à l'Océan Indien, après avoir nourri au passage les poissons et les derniers gavials.

La pratique de la crémation est désormais partout répandue, mais les bûchers, respectueusement édifiés par les hindous, sont remplacés dans le reste du monde par des fours.

A ce propos le souvenir me revient du président d'une

très grande société japonaise, Monsieur Matsuda, que j'avais aidé en créant à Paris sa première implantation étrangère. Il m'en était resté reconnaissant et m'aimait bien. Il avait fini par mourir. Son épouse, à l'occasion de l'un de mes passages à Tokyo m'avait invité à venir chez elle pour honorer son mari. Sa maison était un bijou de construction japonaise bordée devant et derrière par deux minuscules jardins. La pièce principale était réservée à la cérémonie du thé, à laquelle le président m'avait convié jadis en sortant ses bols les plus anciens et les plus précieux. A genoux, nous avons bu le thé en silence, en contemplant le léger rideau de bambous qui bordait la pièce.

Ce jour là j'avais à nouveau parcouru les quinze mètres du sentier étroit et ondulant qui menait du trottoir à sa maison. L'épouse du président était là pour m'accueillir, et, avec une profonde inclination m'avait prié d'entrer. Sur l'autel familial était disposée une petite urne. Madame Matsuda me tendit quelques bâtons d'encens, que j'allumai dans le brasier préparé à l'avance, et que je disposai devant l'urne, m'inclinant longuement et non sans émotion.

Venons-en maintenant à d'autres types de tombes ménagées dans des lieux presque inaccessibles

Il est une falaise dans le nord du Pérou dont on ne peut approcher qu'à dos de mulet, par un long chemin acrobatique.

Là, à mi-hauteur, on aperçoit une cavité naturelle ouverte sur le vide ; quatre ou cinq momies y sont alignées, debout, depuis des siècles. Elles contemplant le paysage de montagnes arides qui fut le leur. Il eut fallu être un alpiniste éprouvé pour s'approcher davantage; ceci fut fait récemment par une équipe scientifique qui dû par contre se laisser glisser avec des cordes du haut de la falaise.

J'ai aussi appris la découverte récente de tombes creusées sur des sommets élevés des Andes. Elles étaient certainement placées là pour ne jamais plus être dérangées. Je n'ai vu ces sommets que de très loin, sous formes de dômes glacés flottants dans le ciel.

En Amérique du Sud également, j'ai assisté à l'ouverture de tombes constituées par de larges urnes en céramique dans lesquelles le cadavre est installé en position foetale.

Mais abordons le cas des tombes plus classiques qui m'ont particulièrement frappé.

Les plus anciennes et les plus simples se présentent sous forme de tertres ; elles viennent des époques où il fallait de



Les dunes du Pyla sont toutes proches (vues depuis le cap Ferret)

nombreux bras pour amasser la terre et les pierres avec des outils rudimentaires.

On en rencontre d'assez modestes dans notre propre pays, datant des époques gauloises et romaines ; mais il en existe de beaucoup plus grandes, les « tépès », au Proche Orient et notamment en Iran. Certaines plus impressionnantes encore se trouvent au Japon ; elles ont l'aspect de collines imposantes en forme de fer à cheval, datant de la fin de la préhistoire japonaise et d'avant sa conversion au bouddhisme. A leur base ont été enfouies des rangées de figurines en terre cuite appelées « Haniwas ». A l'opposé de ces tertres, de conception relativement rustique, il en est un, en Chine, dont la complexité et la taille l'emporte sur celles de tous les autres ; il s'agit de la montagne artificielle qui recouvre les restes toujours respectueusement inviolés du premier empereur de Chine : Tchi Paï Tche . Il est entouré d'une immense armée de guerriers grandeur nature, modelés en terre cuite, et disposés en rangs serrés sous les terrains avoisinants.

Le souvenir de ces grands tombeaux nous mènent aux py-

ramides égyptiennes, plus anciennes encore, et dont l'édification a nécessité des connaissances astronomiques et géométriques avancées ; elles purent être assemblées grâce à des techniques conçues par de savants ingénieurs : elles témoignent autant de la science que de la grandeur des conceptions religieuses égyptiennes. Ces formes géométriques expriment presque des idées pures, plantées au milieu d'un désert sans limite. Elles ont été si bien pensées qu'elles n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Il me faut revenir à Agra, bien que l'ayant déjà cité ailleurs. Sur ce bord de fleuve le désir de mémoire est accompagné par l'amour et la beauté, qu'ont voulu offrir le sultan Jahan à Muntaz Mahal sa bien-aimée.

Là, le dôme de marbre est davantage un sentiment, qui l'emporte sur la perfection de la forme. Cette œuvre de rêve est ce que le cœur d'un homme peut exprimer de plus profond.

Avant de clore ce périple des tombeaux autour du monde, il nous faut une dernière fois revenir à la Chine, ce pays de si ancienne civilisation, sans doute aussi une des plus accomplies.

Dans le sous-sol de ce pays se cachent, ou au contraire, se signalent par des accès impériaux, d'innombrables sépultures. Celle de cette princesse embaumée et dormant depuis des siècles au fond de sa profonde excavation maintenant dégagée, celles de ces seigneurs ou généraux auxquels on accède par de longs escaliers dont l'entrée avait été soigneusement dissimulée. Au terme de ces descentes on débouche sur des pièces aux murs de briques ; chacune de ces briques est ornée de croquis tracés par des maîtres du pinceau (j'ai vu dans le sud du Pérou, à Caracas, des tombes aussi profondes et aussi bien dissimulées, remplies de céramiques).

Il y a aussi, en Chine, les tombes des empereurs auxquels on accède par de monumentales « Allées des Ames » bordées de personnages de pierre et d'animaux allégoriques. A l'extrémité de ces allées, une porte de pierre ferme l'entrée d'un couloir qui plonge dans le sol et débouche sur la chambre funéraire, dont l'entrée était bloquée par une grande dalle ciselée. Au centre repose le cercueil, couvert d'inscriptions. Les

parois de ces salles, comme les murs du couloir d'accès, sont ornés de peinture et de niches remplies de nombreuses statuettes (les tombes royales coréennes sont très semblables).

Cependant les tombes qui m'ont peut-être le plus ému, si simples et si solitaires sont celles qui ne sont marquées que par un petit tas ou cercle de pierres ; on en croise dans les zones les plus désolées du Sahara ; là, s'est terminée la vie d'un être humain, mort de vieillesse, d'insolation ou de soif. Ses compagnons se sont arrêtés autour pour un dernier adieu. J'ai souvent marqué une pose devant ces vestiges que personne ne visite plus jamais.

Enfin, au cours d'une expédition au Nord Cameroun, écrasé par le soleil de la mi-journée, mon accompagnateur local avait déroulé sa natte à l'ombre d'un taillis. Je m'étais dit que je ne passerais plus jamais par là, et avais voulu faire l'effort de quelques pas aux alentours. Il y avait en effet tout près un petit cercle de cailloux autour d'une pierre à meuler, avec sa meule posée dessus. J'ai pensé à la courageuse grand-mère qui avait dû pendant des années moudre le mil pour nourrir sa famille. Ses descendants logés dans leurs cases toute proche devaient journallement passer devant sa sépulture ; ils se souvenaient alors de leur chère aïeule ; et ce qui restait de son « moi » continuait sans doute à veiller sur les siens.



La résine des pins embaume le cimetière